

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 41

Artikel: Un rien
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN RIEN

QUAND on aime, un rien est frivole,
Un rien sert ou nuit au bonheur,
Un rien chagrine, un rien console ;
Il n'est pas de rien pour le cœur ;
Un rien peut aigrir la souffrance,
Un rien l'adoucit de moitié.
Tout est rien pour l'indifférence,
Un rien est tout pour l'amitié.

Le *Messageur Boiteux* de Berne et Vevey pour l'année 1918. — Imprimerie Klausfelder S.A., Vevey. — Prix : 40 centimes.

Le *Messageur Boiteux*, vu l'augmentation des matières premières et de la main d'œuvre, a dû aussi augmenter son prix. C'est la guerre !

Malgré cette hausse de prix, le *Messageur Boiteux* retrouvera ses fidèles acheteurs. Il leur apporte son choix habituel de récits variés, bien choisis et illustrés. Naturellement, la guerre y occupe une grande place, mais bien des pages, intéressantes aussi, sont consacrées à d'autres sujets, qui ne manquent ni d'intérêt, ni d'attrait. Le *Messageur Boiteux* de 1918 va faire beaucoup d'heureux. A. T.

RENDONS A CÉSAR...

Deux petites rectifications sont nécessaires à l'anecdote que nous avons contée samedi dernier, sous le titre : *L'esprit pastoral*.

Le pasteur à qui, chez le dentiste d'Yverdon, M. Perrelet adressa la piquante répartie que nous avons rapportée, n'était pas M. Tophel, nous dit M. G.-A. Bridel. M. Tophel, était, en effet, en 1870-1871, le collègue de M. Perrelet, comme pasteur de l'Eglise libre d'Yverdon. Or il s'agissait, comme nous l'avons dit, d'un pasteur de l'Eglise nationale, mais le nom nous en est inconnu.

De plus, feu M. Gustave Correvon, juge cantonal, n'était pas le frère de M. le pasteur Ch. Correvon, qui a écrit l'anecdote ci-dessus, mais de M. Adolphe Correvon, pasteur à Bex, aujourd'hui décédé.

QUEMEINT FAUT FÉRÉ

ON minna mor dè pè la velà avâi fê gagni on crotûe bocon dè procès à onp ourro diablo dè Dzoratai rappô à dâi dzenelliès qu'étañ z'alaïes picota à la messon su lo vesin. Quoquo dzos aprî, ye reçut sa nota qu'élaï ma fâ prau salaïe. Lo païsan, que n'étaï pas retso et que poave pas la payî avâi éta prâ à la dzornâ tsi l'avocat po ressi dau bou.

La dama dâo monsu l'îre onna granta chetze à qui ne restâve que duvé grantès deins dé devant. A l'horâ dè midzo, va queri l'ovrà po lo fèrè medzi. Lo païsan dut preindre plièce à la granta trabilia et quemeint l'avâi bouñ appetît, l'ut binstoû vu que n'îre rein tan garnia.

— Vous qui êtes un homme pieux, l'âi dit la dama, faites la prière.

Et sein bargagni, lo païsan ye dit tot hiaut :
— Dieu baille dâo pan âi pourro dzeins et âi retzos l'âo rontè lè deins.

Adan la fenna, que ne cognessâi pas lo patois, demanda à se n'homo ce que cilia préférè volliâ dèrè :

Peindaint que l'avocat lâi baillessâi l'esplicachon, noutron païsan n'a zu que le teimps dè fotre lo camp et on pou vito onco !

Mâ ein decheindeint lè z'égras quemeint on einludzo peinsâvè ein sé-mimo : « L'est dinse qu'on païe s'n'avocat ! » DJAN-DANIET.

ACTUALITÉS

SI est vrai, dit-on, que personne
Ne saurait faire un bon repas
A moins que le pain n'y foïsonne
Concluons-en qu'il ne faut pas
Maltraiter celui qui le donne.

« Le luxe seul, disait Linguet — dans ses *Paradoxes*, il est vrai — nécessite le pain. Il le

nécessite, parce qu'il n'y a pas de genre de nourriture qui tienne plus les hommes dans la dépendance. Combien il serait facile de prouver que l'esclavage, l'accablement d'esprit, la bassesse en tout genre, dans les petits, le despotisme, la fureur effrénée des jouissances destructives, le mépris des hommes, dans les grands, sont les compagnons inséparables de l'habitude de manger du pain, et sortent des mêmes sillons où croît le blé. »

Du charbon! — La question du charbon étant à l'ordre du jour, l'*Arbalète* du 1^{er} octobre nous apporte sur cet angoissant problème les vues de ses collaborateurs. On y trouvera d'excellents dessins de MM. Edm. Bille, Ch. Clément, Hayward, Ed. Grin, Sennwald, etc. et de la prose et des vers.

Croquis militaire.

L'INVASION

TOUTE incertitude a disparu. Il n'y a plus de doute possible : nous sommes en guerre.

Sans provocation, sans avertissement, l'ennemi a brutalement envahi le village. Vient-il de l'est, de l'ouest ? Son nom ? Son pays ? Mystère encore, mais une chose est certaine, c'est qu'il est là ; ses pieds sans nombre foulent notre sol ; son audace est sans borne et sa cruauté ne connaît plus de sexe ni d'âge.

Dédaignant les maisons riches et propres, les temples, les valeurs, ce qui le distingue du vulgaire barbare, il se rue en rangs serrés sur tout ce qui a apparence humaine. Si les vieillards souffrent peut-être moins de tortures que d'autres, l'enfance par contre est particulièrement exposée, et c'est de son sang et du sang du soldat que se gorge l'innombrable masse ennemie.

Les rapports qui nous arrivent des postes s'accordent à mentionner : « Rien de nouveau ». Les sentinelles n'ont rien vu, rien entendu et chose curieuse, elles montent encore la garde, tandis que l'ennemi est derrière elle depuis plus de six heures.

C'est incompréhensible, inexplicable et cependant c'est vrai. L'ennemi est là. Depuis deux jours, une certaine méfiance régnait dans la troupe. A certains gestes curieux : contorsions, frictions énigmatiques, claques violentes qui sonnaient creux ou plein sur la poitrine et les jambes des soldats, enfin à la disposition momentanée de nombreux fusiliers se glissant à l'écart, à la recherche de la solitude, puis revenant bientôt, confus, mystérieux, mais voulant paraître naturels ; à tous ces signes, il était facile de connaître une agitation inusitée, l'excitation qui précède les grands événements.

C'est pendant la nuit que l'attaque s'est déclenchée. Sans bruit, invisible, la horde ennemie organisée en bataillons et en compagnies à grands effectifs a soudain envahi les cantonnements.

Ignorant les ordonnances qui veillent somnolentes, les sections se disloquent, marchent chacune vers sa victime allongée sur la paille. Insouciantes, les hommes dorment à poings fermés. Etendus côte à côte, groupés par sympathie, ils ronflent en commun, chacun selon ses capacités, selon son timbre, s'ingéniant à parcourir tous les degrés de l'échelle musicale.

Bron tient le record par son grognement caverneux. On ne peut l'entendre sans songer à quelque puits ou grotte sans fond, retraite d'hydrogène en colère. Crot tient la première basse ; son cri assez monotone ressemble à un oua... aou... émis très lentement, sans souci des nuances. Comme il a le souffle court, la phrase est assez réduite, et se termine généralement, à intervalles réguliers, par une sorte de miaulement d'un sentiment très délicat.

Guex dirige les ténors : une aspiration profonde, sifflante, suivie d'une exaltation en gamme chromatique descendante.

Bosset n'a pas l'oreille très cultivée ; il chante faux, ronfle de même et pratique la syncope. D'autres accompagnent ; et cette marche nouvelle sonne l'entrée triomphale de l'ennemi.

Atteint le premier, le fusilier Cornuz se rassemble brusquement et porte une main à sa jambe gauche. Pas trace de blessure, pas de sang, mais la douleur subsiste ; plus vive, s'étend ; le membre s'engourdit, devient inerte, mais un second coup : plus violent lancé dans le mollet, produit une réac-

tion brusque ; la jambe malade se détend comme un ressort, creuse un sillon dans la paille et soulève un nuage de poussière.

— T'as pas fini c'te vie ! dit Rouge, qui se tourne vers un camarade plus calme.

Exaspérée par ce geste qui annule son plan d'attaque, la section qui s'est chargée de réduire Rouge à l'impuissance abandonne ses cheminements à couvert et se rue à l'attaque. Grimant, escaladant, bondissant par dessus les obstacles, la horde gagne la crête, pique par-ci, pointe par-là, recule, s'élançait et ivre de carnage, assouvissait sa rage sur le corps du soldat percé de toutes parts.

— Aïe, hurle Rouge. Et d'un bond, il se trouve debout. C'est le signal. L'attaque devient générale.

Sur les couvertures piétinées, nos soldats luttent héroïques. La masse ennemie, loin de s'intimider, exalte leur courage. Frappant du plat de la main, du poing, ils opposent une résistance acharnée. Dans le nuage de poussière qui remplit l'atmosphère, les claques fouettent les torses nus, les ongles fouillent la chair, courent sur les jambes, sur les bras, donnent de grands coups de têtes, courant au plus pressé, se portant sur un autre front où leur présence est indispensable.

L'ennemi, malheureusement, reçoit du renfort. L'arrivée de troupes fraîches rend la victoire impossible.

Considérant la retraite urgente, le tambour Glas, dans un élan sublime, s'élançait par la porte, entraînant à sa suite tout un groupe ennemi ; il dégringole l'escalier ; sa caisse cogne le mur et bondit sur la route. D'autres figures apparaissent bientôt. Essouffés, couverts de sueur et de poussière, harcelés par l'ennemi, terrassés par le nombre, les hommes ont abandonné le cantonnement devenu intenable. Sur la route, nue, privés de chefs, semblables à un troupeau abandonné, ils se groupent instinctivement, sans échanger de commentaires, grandement étonnés.

Une sourde rumeur monte de la rue voisine. On distingue le piétinement d'une troupe en désordre qui s'avance. Des voix percent la nuit. Que disent-elles ? Quoi ? Ai-je bien compris ?

« Guerre aux punaises ! hurle la troupe. »

« Mort aux ! répondent les premiers. »

A ce signe, les troupes se reconnaissent, se groupent pour organiser la défense. Pas un ne manque.

Instruite de la chose, la « division » a pris des mesures énergiques pour localiser l'invasion. Le bruit court que la compagnie touchera sous peu une « boille à sulfater » dont chaque homme devra connaître le fonctionnement.

Ce soir, des feux de joie brillent dans les champs ; c'est la paille des cantonnements qui brûle, avec ses habitants !
Sergent CHARLES.

En chasse. — Quelques chasseurs de Lausanne, Vevey et Genève, en chasse dans les environs de Puidoux, s'étaient arrêtés dans une jolie clairière pour pique-niquer. Tout à coup, débouche un chasseur de **, de nationalité italienne et qui était jadis cordonnier.

L'un des chasseurs, qui le connaissait, l'invite à prendre place.

Comme c'était la première fois que le nouveau venu se trouvait avec la plupart de ces chasseurs, l'un d'eux le présente à ses compagnons :

— Messieurs X., Y., Z. Je vous présente aussi M. de Saussure.

— Oh ! si, Moussieu, ze zouis heureux dè faire votre connaissance ; nous sommes collégues, moi z'aussi z'ai ité dans la saussure ! — P.

Grand Théâtre. — Ce soir, samedi, à 8 h. 30, la troupe qui viendra de Genève jouer *Ma Bru*, l'amusante comédie de Billaud et Carré, est composée des meilleurs éléments comiques du Théâtre de la Comédie, MM. Gray, Vierne, Hébert, Bervé, Blois ; avec Mme Berval, la spirituelle duègne, Mlles Marion et Dolly, deux charmantes jeunes femmes, et toutes leurs camarades. Bref, un spectacle très amusant où l'on peut amener les jeunes filles.

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS